

EMANUELA CELOTTO

Albert Camus : portrait de l'intellectuel démocrate engagé contre le totalitarisme

This presentation proposes a (re)reading of Camus' creation from the perspective of democracy in order to demonstrate the innovative aspect of his thought, which is more actual than ever. After outlining a portrait of the author as a committed journalist, we will proceed to a comparative analysis between Camus and intellectuals who influenced his democratic thought and inspired his thinking on totalitarianism. Then, on the basis of a selection of works, we will examine the technique adopted by Camus to transfer into the fictional the democratic debate against totalitarianism of his era. Finally, we will study from a lexicological point of view the terms of totalitarianism and democracy, and their synonyms within the semantic field of the antitotalitarian debate.

On peut tracer la genèse de l'engagement antitotalitaire de Camus à partir des années de sa jeunesse passées en Algérie. Son intransigeance face aux régimes absolus commence dans les années 1930, lorsque'il adhère au mouvement antifasciste Amsterdam-Pleyel et décide de se rallier au Parti communiste algérien.

L'engagement communiste de Camus est d'abord un humanisme, puisqu'il répond à l'exigence morale de défendre la justice et l'égalité sociale en faveur des plus faibles, tels que les gens modestes et les Arabes exploités par les colons. Dans ce sens, la fondation du Théâtre du Travail en 1936 répond à son projet ambitieux d'étendre à la culture l'action et l'idéologie du Parti communiste. L'engagement de Camus dans les années 1930 se traduit par l'hostilité aux régimes fascistes, le nazisme et le franquisme, et par sa défense de la liberté et de la démocratie. Comme le souligne justement Oliver Todd, «*l'orateur étudie le conflit entre démocraties, fascisme et nazisme, sous-entendant que l'URSS est une démocratie* »¹.

À la fin des années 1930, le communisme international subit de violentes attaques par la diffusion de certaines œuvres d'intellectuels, tels que Boris Souvarine et Victor Serge qui décrivent le communisme comme un grand mensonge et présentent l'U.R.S.S. de Staline comme un régime de terreur policière. La vague antistalinienne se propage aussi dans le milieu intellectuel algérien, contribuant à l'éloignement de Camus du Parti communiste. Dans ce contexte, deux lectures troublent profondément Camus, faisant

¹ Oliver Todd, *Albert Camus : une vie*, Paris, Gallimard, 1996, p. 189.

chanceler sa foi communiste : *Retour de l'URSS*² d'André Gide et *Essai sur l'esprit d'orthodoxie* de Jean Grenier³. Camus partage la même opinion que Gide et Grenier qui considèrent que le communisme en Union soviétique n'a produit que de la pauvreté et de l'injustice sociale. L'expérience de Camus au PCA s'arrête en 1937. L'aventure a été très courte, de deux ans, mais intense. L'intellectuel s'éloigne du Parti, car il comprend que son programme n'est pas orienté à défendre les droits des indigènes et leur autonomie, mais à faire de l'anticolonialisme une tactique politique. L'écrivain en tire des enseignements qui influenceront ses écrits futurs, tels que la morale ne peut pas être subordonnée à l'enjeu politique et que face à toute forme d'idéologie, l'homme doit garder sa lucidité. Désormais, il connaît la difficulté de rester neutre au milieu des passions idéologiques. Comme le soutient justement Jacqueline Lévi-Valensi⁴, le jeune Camus a le mérite d'avoir compris en quelques mois ce que d'autres intellectuels de gauche se consacrant aveuglément au communisme ont mis des années à comprendre. La rupture de Camus avec le Parti communiste a pour conséquence immédiate de renforcer sa méfiance envers les systèmes et les idéologies. Mais sa méfiance va au-delà du PCA et s'étend à toutes les politiques, à tous les partis et aux doctrines. La pensée de Camus est une pensée « humaniste » qui exalte l'homme en tant qu'être intelligent, maître de ses idées, indépendant des influences et des endoctrinements idéologiques et politiques.

En 1939, la guerre rattrape Camus à Alger. Dans ses *Carnets*, le journaliste définit le déclenchement de cet événement absurde et sans logique avec différentes expressions : « *tuerie inexcusable* », « *universelle sottise* », « *lâcheté sanguinaire* », « *naïveté criminelle* »⁵. Aux côtés de Pascal Pia, il affirme sa ligne pacifiste et revendique sa liberté d'expression : « *Nous sommes profondément pacifistes* », affirment-ils dans l'article intitulé *Profession de foi*⁶. Cet éditorial est très intéressant, puisqu'il révèle les premières occurrences du concept de « totalitarisme ». Notons que l'expression « régimes totalitaires » est assez rare à l'époque. On l'utilise pour qualifier les nouveaux régimes politiques, sans pour autant spécifier s'il s'agit seulement des systèmes nazi et fascistes ou si cette étiquette qualifie aussi l'Union soviétique. En 1939, Camus n'a pas encore de conscience politique antitotalitaire. Il n'a pas réfléchi sur l'idéologie marxiste-communiste.

² André Gide, *Retour de l'U.R.S.S.*, suivi de *Retouches à mon « Retour de l'U.R.S.S. »*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2009.

³ Jean Grenier, *Essai sur l'esprit d'orthodoxie*, Paris, Gallimard, 1938.

⁴ Jacqueline Lévi-Valensi, « L'entrée d'Albert Camus en politique », in *Camus et la politique* [actes du Colloque de Nanterre, 5-7 juin 1985], sous la direction de Jeanyves Guérin, Paris, L'Harmattan, 1986, p. 149.

⁵ Albert Camus, *Carnets 1935-1948, Œuvres complètes II*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2006, p. 885 et p. 892.

⁶ *Id.*, « Profession de foi », *Le Soir républicain*, novembre 1939, *Œuvres complètes I*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2006, p. 774-776 et p. 775.

La vraie attaque de Camus contre l'idéologie nazie et, de manière plus générale, contre toute forme de politique nationaliste est représentée par *Lettres à un ami allemand*⁷. Ces lettres contiennent des thèmes qui seront repris dans *L'Homme révolté*. La question centrale de ces écrits concerne l'opposition nationalisme/défense de la justice et de la liberté. Selon Camus, le nationalisme représente le stade larvaire de la politique totalitaire. La caractéristique la plus dangereuse du nationalisme consiste à pervertir le sentiment d'amour pour son propre pays dans une forme d'exaltation qui finit par devenir pur servilisme envers l'État. *Lettres à un ami allemand* témoignent du passage d'une orientation pacifiste à un engagement dans le combat pour la Résistance. De plus, ce texte marque le changement de l'écrivain, de l'individualisme à la révolte pour la défense des droits de tous les hommes. Pour Maurice Weyembergh, ces lettres marquent le tournant de l'intellectuel engagé de la révolte « solitaire » à la révolte « solidaire ».

En 1943, Camus s'engage dans la Résistance. L'expérience de la Résistance lui sert de laboratoire pour développer les idées de la « révolte collective » et de la « solidarité » qui l'influenceront lors de la rédaction de *La Peste*. Camus fictionalise la Résistance. Les personnages de Tarrou, Rambert, Othon et le père Paneloux incarnent la révolte solidaire et renvoient à la Résistance contre l'ennemi nazi. La peste est la métaphore de l'idéologie totalitaire qui, comme une maladie, contamine, monopolise et influence la pensée de tous. Le docteur Rieux, qui sous anonymat prête sa voix pour témoigner du calvaire des pestiférés, raconte la lutte des citoyens d'Oran : « *Puisque la maladie était là, il fallait faire ce qu'il fallait pour lutter contre elle [...] et ne pas se mettre à genoux* »⁸, dit-il.

Les années passées à la rédaction de *Combat* entre 1945 et 1947 sont capitales pour la formation de la pensée démocratique et antitotalitaire de Camus. Le journaliste s'engage avec passion dans une série de batailles antitotalitaires, en syntonie avec d'autres intellectuels européens, tels que Arthur Koestler, Georges Orwell, André Malraux et Georges Bernanos. Jeanyves Guérin considère à juste titre l'expérience de Camus dans le *Combat* d'après-guerre comme « *l'aventure d'un intellectuel collectif* »⁹.

L'énorme quantité d'articles écrits pour *Combat* concerne les thèmes cruciaux du débat politique d'après-guerre. Parmi les sujets les plus débattus, on trouve le nouvel ordre libéral-démocrate, l'épuration, la violence, la guerre froide, la peine de mort, les camps de concentration et les systèmes totalitaires.

Parmi ces thèmes, celui des fins et des moyens revient constamment dans *Ni Victimes et ni bourreaux*, et en général, dans tous les écrits camusiens. Camus refuse

⁷ *Id.*, *Lettres à un ami allemand*, *Œuvres complètes II*, *op. cit.*, p. 3-29.

⁸ Albert Camus, *La Peste*, *Œuvres complètes II*, *op. cit.*, p. 124-125.

⁹ Jeanyves Guérin, « Le premier *Combat* ou l'aventure d'un intellectuel collectif », in *Camus et le premier Combat (1944-1947)* [actes du Colloque de Nanterre, 14-15 mai 1987], sous la direction de Jeanyves Guérin, La Garenne-Colombes, Éditions Européennes Érasme, 1990, p. 22.

l'idée du « machiavélisme moderne » et considère la nécessité de définir une morale politique où l'éthique limite la politique, et où les moyens sont jugés. Si la violence est inévitable, il faut lui fixer des limites. De la terreur d'Auschwitz au goulag, en passant par la bombe atomique d'Hiroshima, l'Histoire a montré à quelles conséquences désastreuses peut mener la violence si elle n'a pas de limites. Camus fera dire au personnage de Dora dans *Les Justes* : « *Même dans la destruction, il y a un ordre, il y a des limites* »¹⁰. Si l'homme ne peut pas éradiquer la violence, il peut cependant se révolter, sans rester passif. Dans *Ni Victimes et ni bourreaux*, on trouve le premier germe de la réflexion capitale sur le meurtre et la révolte que Camus développera de manière plus approfondie dans son essai philosophico-littéraire, *L'Homme révolté*. Dans ce sens, ce texte représente une étape dans l'œuvre de Camus vers *L'Homme révolté*, ainsi que la source de ses engagements antitotalitaires futurs.

Dans *L'Homme révolté*, l'auteur arrive à établir une comparaison entre les méthodes violentes opérées par les régimes nazi, fascistes et le communisme stalinien, en qualifiant ce dernier de totalitarisme de gauche. C'est à cette occasion que la rupture définitive entre l'écrivain et la gauche intellectuelle parisienne est consommée, tandis que se renforcent ses accointances avec les démocrates libéraux européens. L'engagement antifasciste et anticommuniste de Camus est désormais synonyme d'une révolte contre l'unique ennemi : le totalitarisme. L'interprétation camusienne des totalitarismes nazi et communiste se situe entre celles d'Hannah Arendt et de Raymond Aron. En fait, comme l'auteur des *Origines du totalitarisme*¹¹, lui aussi établit une similitude entre les deux régimes parce qu'ils utilisent les mêmes moyens et sont liés aux mêmes sources nihilistes. Toutefois, comme l'auteur de *Démocratie et totalitarisme*¹², lui aussi relève une différence préalable entre l'idéologie du communisme et celle du national-socialisme en ce qui concerne les buts qui les animent. Camus conclut que malgré cette différence entre le nazisme et le fascisme, l'U.R.S.S. de 1946 est une société totalitaire.

L'Homme révolté marque un tournant important dans la pensée antitotalitaire de Camus en exprimant une critique ouverte contre le communisme soviétique. En 1951, lorsqu'une grande partie de l'intelligentsia française est, comme le dira Raymond Aron dans *L'opium des intellectuels*, dévouée aveuglément au mythe de la gauche et de l'idéologie communiste, la pensée de Camus choque l'opinion publique et intellectuelle. Ceux qui admettent que la Terreur existe en U.R.S.S. sont étiquetés comme anticommunistes et volte-face. L'auteur de *L'Homme révolté* est pour cette raison vilipendé par l'intelligentsia de droite et de gauche. Isolé, critiqué et mal compris par

¹⁰ Albert Camus, *Les Justes, Œuvres complètes III*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2008, p. 22.

¹¹ Hannah Arendt, *The Origins of Totalitarianism*, New York, Harcourt Brace & Co., 1951. (tr. française : *Les Origines du totalitarisme. I. L'Antisémitisme, II. L'Impérialisme, III. Le Système totalitaire*, Paris, Seuil, coll. « Points Essais », 2006.)

¹² Raymond Aron, *Démocratie et totalitarisme*, Paris, Gallimard, 1992.

certaines compagnons, comme Sartre et Merleau-Ponty, cet intellectuel démocrate au ton modéré et aux sympathies libertaires est cependant acclamé hors de France comme un grand défenseur des droits de l'homme et des principes de justice et de liberté.

L'œuvre et la pensée de Camus déjà appréciées dans les pays opprimés par les totalitarismes de droite, tels que l'Espagne et l'Italie, trouvent un public dans les pays de l'Est opprimés par le communisme soviétique, notamment la Pologne et la Hongrie. En juin 1956, Camus soutient la lutte des ouvriers polonais parce qu'avec leurs sacrifices, ils ont dévoilé la vraie nature tyrannique d'un gouvernement mensonger qui, depuis des années, opprime son peuple en le réduisant à la famine et à la misère. À l'automne de la même année, il prend parti en faveur de la Révolution hongroise, contre l'invasion des troupes soviétiques à Budapest, exprimant son soutien à la jeunesse et l'intelligentsia engagées dans le rétablissement de la démocratie, les élections libres et l'abolition du système du parti unique. La Révolution hongroise, qui était une conséquence de la déstalinisation, est qualifiée par Camus de « révolution antitotalitaire ». Son *Message à de jeunes Français* qu'il rédige pour manifester la solidarité qui l'unit aux étudiants, jeunes ouvriers et paysans hongrois est une véritable leçon sur la liberté et la démocratie. En se ralliant à la jeunesse révolutionnaire de tous les pays opprimés, Camus écrit ces mots :

[...] la jeunesse hongroise, celle d'Espagne ou de France, celle de tous les pays nous prouve aujourd'hui qu'il n'en est rien et que rien n'abat, ni abattra jamais, cette force violente et pure qui pousse les hommes et les peuples à revendiquer l'honneur de vivre debout. [...] partout et toujours, gardez la mémoire de ce que nous venons de vivre afin de rester fidèles à la liberté, à ses droits comme à ses devoirs, et afin de ne jamais accepter, jamais, que quelqu'un, homme, si grand soit-il, ou parti, si fort qu'il soit, pense pour vous et vous dicte votre conduite. [...] Ne vous laissez intimider par aucun des chantages, de droite ou de gauche.¹³

À l'époque où l'Alliance atlantique et les démocraties populaires se proposent comme les seuls ralliements possibles, Camus est l'un des rares intellectuels à entrevoir une troisième voie économique-politique qui éviterait les erreurs du capitalisme et du communisme et permettrait à l'ordre démocratique d'assumer une valeur concrète. Le moyen préconisé par Camus est celui d'une « démocratie internationale », un nouvel ordre gouvernemental de dimension globale, où la loi n'est plus enfermée dans les frontières de chaque État et le pouvoir législatif est l'expression de la volonté de tous les citoyens. Cela est, selon l'intellectuel, la seule solution envisageable pour dépasser le climat de tension de la bipolarité de la guerre froide et changer effectivement le monde. Camus est bien conscient que la mise en œuvre de ces perspectives utopiques est encore

¹³ Albert Camus, *Message à de jeunes Français en faveur de la Hongrie*, *Œuvres complètes III*, op. cit., p. 1136-1137.

prématurée. Cependant il conclut que, même si la réalité historique de la guerre opprime le monde et annihile la pensée des hommes, il faut choisir « la pensée utopique », c'est-à-dire la voie de la paix et du progrès car, comme il le dit, « *l'Histoire n'est que l'effort désespéré des hommes pour donner corps aux plus clairvoyants de leurs rêves* »¹⁴.

EMANUELA CELOTTO
Sorbonne Nouvelle - Paris 3
Courriel : celottoemanuela@gmail.com

¹⁴ *Id.*, « Le monde va vite », *Ni victimes ni bourreaux, Œuvres complètes II, op. cit.*, p. 448-450.